

Stéphanie Bardou

SURVIVRE

Violence conjugale

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Stéphanie Bardou, 2017

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

À toutes les femmes et
hommes qui se battent pour
survivre.

Pour ma mère, mon amie,
ma confidente qui a toujours
été là pour moi.

À tous ces Anges qui
veillent sur nous !

A ma famille !

PROLOGUE

La violence.

La violence peut prendre plusieurs formes. Présente dans toutes les classes sociales et religieuses, elle apparaît sous forme physique ou psychologique et peut amener à l'irréversible. Quand on parle d'intimidation, d'harcèlement au travail, de violence conjugale... c'est la violence qui se dévoile.

Elle est autour de nous ! Et la plupart des gens ne s'en rendent pas compte car les victimes s'en cachent ou ne se l'avouent pas car n'en sont pas conscientes !

C'est pour cela, que je tenais à faire part de mon témoignage. Que cette part d'ombre tombe enfin.

Pouvoir aider les gens à comprendre !

Nous il a fallu ce jour, Ce Geste pour
que nous en prenions enfin compte... le
mercredi 8 décembre 1999...

PARTIE 1

QUAND NOTRE VIE A BASCULÉ

1. LA FUIITE

Vendredi 10 Décembre
1999

Ce matin là, le vendredi 10 décembre, j'ai la lourde tâche de veiller à ce que papa parte bien au travail. Dès que la voiture disparaît de mon champs de vision, je me précipite dans la chambre de mes parents ou plutôt celle de ma mère, depuis Ce geste il y a deux jours. Ma mère saute du lit, s'habille en vitesse et sort les

valises. Puis nous allons voir mon frère qui déjeune dans la cuisine car c'est l'heure pour lui d'aller au collège. Ma mère l'embrasse et lui dit de rentrer directement chez notre grand-mère à la fin des cours.

Une fois parti, j'aide ma mère à remplir les bagages, le strict minimum : des habits de rechange et les affaires d'école. Nous enfilons nos manteaux, nos bottes puis attrapons nos valises. La porte se referme derrière nous, ma mère tourne la clé.

Oui, ce jour est arrivé, le jour où toute notre vie a basculé, ce jour, ce vendredi 10 décembre 1999.

Nous descendons les escaliers de l'immeuble, direction la voiture. On embarque nos affaires et nous dirigeons chez ma grand-mère qui habite à quelques coins de rue. Ça fait bizarre, tout drôle de quitter un endroit dans lequel j'ai passé 18 ans.

Mais surtout.

De quitter mon père.

Ce père, pour qui j'éprouve de la peur depuis Ce geste. Je ne sais pas si nous reviendrons chez nous. Plein de sentiments m'embrasent : la colère, la tristesse ...L'amour, lui, a été mis de côté !

2. UNE COHABITATION DIFFICILE

On s'installe tant bien que mal avec mes grands parents et mon oncle qui habitent dans le même appartement. Mon grand-père dort dans sa propre chambre, je dormirai donc dans le lit avec ma grand-mère, tandis que ma mère et mon frère dormiront dans le clic clac du salon.

Je pense à la tête de mon père quand il rentrera à la maison ce soir ! Je ne sais même plus si ma mère a laissé un mot,

mais cela n'a pas d'importance,
il doit bien s'en douter...

La vie à six dans cet appartement est plutôt difficile, la cohabitation est tendue. Finalement ma grand -mère décrète que ce n'est pas concevable qu'un enfant dorme avec sa mère. Il dort finalement sur un matelas par terre dans la chambre de notre oncle. En y pensant, il était jeune, n'avait il pas besoin de sentir notre mère proche de lui ?! Il se retrouve avec un homme mur d'une cinquantaine d'années. Rester auprès de notre mère n'était il pas préférable ? Mais non, il faut préserver les apparences ? Quelles apparences ? Celle qu'une mère ne doit pas

partager son lit avec son enfant de 14ans, car il est trop grand ? On a besoin de se reconstruire, de rester soudé, de se tenir les coudes ! On est une famille détruite ! On doit réapprendre à vivre. À vivre normalement !

On doit se faire aux habitudes des autres, nous ne sommes pas chez nous ! On ne choisit pas le programme télévisuel, on regarde ce qui apparaît sur l'écran sans le moindre avis. J'ai parfois l'impression que l'on est invisible, comme des fantômes déambulant et cherchant leur place .Mon grand-père dirige la télévision du salon tandis que ma grand-mère celle de sa chambre. Chacun mène de main de fer sa télécommande.

Ma grand-mère fait quand même exception et nous permet de choisir dans sa chambre le programme, le samedi et dimanche matin car elle n'a rien à suivre !

Faire les devoirs est aussi un casse-tête avec un oncle qui ne fait que parler. On a trouvé une tactique, celle de s'enfermer dans la cuisine.

Quand je retourne au lycée le lundi matin, je ne suis déjà plus la même. Quatre jours sont déjà passés, on n'a pas reparlé avec ma mère et mon frère, de ce geste. Peut être essaie-t-on de ne pas y repenser... Pourtant au fond de moi, un poids appuie sur mon

cœur. J'essaie de ne pas me laisser submerger et je me raccroche à mes cours. Il faut que je prouve à moi-même, à ma mère, à mon frère que l'on peut se relever.

Une de mes amies m'aborde dès qu'elle me voit. Elle fait une drôle de tête et me débite :

—Ah te voilà ! J'ai appelé chez toi vendredi soir !

Je la regarde avec des grands yeux ronds, a-t-elle dit à mon père que je n'étais pas allée en cours ?

—Que lui as-tu dit ? lui demandais-je en criant.

—Rien, j'ai demandé si tu étais là ! Ton père m'a dit que non. Il m'a questionné pourquoi

j'appelais, je lui ai parlé de devoirs. C'est tout !

—Ouf, tu ne lui as pas dit que je n'étais pas allé en cours ?!

—Non !

—Et comment était-il au téléphone ?

—Normal !

Et je continue en lui racontant notre exil chez ma grand-mère sans rentrer dans les détails.

Par contre, je raconte tout à une autre amie qui vit une histoire similaire dans sa famille : entre même gens on se comprend ! En effet mon amie a un père qui boit sans arrêt et a le poing facile. Sa mère, son frère et elle-même vivent dans la terreur. Ils courbent tout le temps l'échine, baissant le

regard pour ne pas le faire
démarrer dans la violence.
Pourtant pendant une semaine,
ils vont revivre, respirer car son
père se fera opérer. Mais la
routine reviendra et ils
reprendront leurs rôles
respectifs : celui du bourreau et
des soumis.

3. RETOUR EN ENFER

La routine s'est peu à peu installée chez mes grands-parents. Nous essayons de nous donner un semblant de normalité mais vivre comme cela n'est pas normal. On n'a pas notre place et on ne nous laisse pas nous installer. On sait bien que c'est provisoire. Avec les cours, le bus, je n'ai pas le temps de réfléchir. L'adage est transport en commun, marche, cours et dodo.

Les vacances de Noël avancent à grand pas et je dois

finir mon permis de conduire que j'ai un peu laissé en plan. Je voulais économiser un peu d'argent car le forfait ne comprenait pas assez d'heures de conduite mais avec les cours, travailler m'est impossible.

Heureusement, je trouve un travail de caissière pour le temps des vacances. Cet argent servira à finir de payer mon permis. Le travail est épuisant, je dois passer plusieurs heures debout avec peu de pauses. Il faut savoir gérer l'envie de boire et d'aller aux toilettes ! Mon oncle m'emmène et vient me chercher tous les soirs, mon frère venait quelque fois selon l'humeur de celui-ci. Il faut dire que je fais beaucoup d'heures et pratiquement toutes

les fermetures de 22h. Je rentre éreintée mais au moins cela me permet de ne pas penser. Même pendant mon sommeil, mon travail me poursuit à toutes heures la nuit, me transformant en somnambule. Ma grand-mère me raconte que je m'assois sur le bord du lit et passe les articles sur le scanner.

Depuis notre départ, nous n'avons pas revu mon père. Pour aller à mon arrêt de bus, mon chemin m'emmène inévitablement devant l'appartement. Mais comme il part tôt le matin pour aller au travail, je ne risque pas de le croiser. Je jette quand même un coup d'œil, espérant le voir ou pas !? Car la dernière image de